

au matin, si on a vu des castors et des orignaux. Mais j'ai connu plus d'une personne qui se réveillait triste, morose et conservait sa mauvaise humeur toute la longue matinée. Savez-vous pourquoi? vous le soupçonnez peut-être: ah! c'est qu'elle avait fait un mauvais rêve! et lequel donc? Elle avait cru s'être fait extraire une dent, et infailliblement, mourra quelqu'un dans sa famille avant cinquante ans! Une autre s'est imaginé que, tout-à-coup, la chambre où elle était s'est tendue de blanc. Même présage: même certitude de mortalité dans la famille: c'est qu'il y a une très-grande corrélation entre la couleur blanche, qui est l'emblème de la candeur, d'une douce joie, et la mort revêtue ordinairement d'habits noirs et lugubres! Pauvre esprit humain!

M. Bouillet, dans son dictionnaire classique de l'Antiquité, au mot *présages* nous donne d'intéressants détails et qui conviendraient aussi bien à une partie restreinte des modernes qu'ils ne s'appliquent aux Romains. Pour eux, comme encore pour quelques paysans de nos campagnes, et même pour quelques habitants de nos villes, le tressaillement de l'œil droit et des sourcils est un signe heureux; le tintement des oreilles annonce que quelqu'un parle de soi. On salue encore celui qui éternue, comme on le faisait au temps de Cicéron. A ce propos, on donne une origine pieuse aux mots que l'on prononce en présence d'une personne qui éternue. Je voudrais bien apprendre dans quel siècle a paru cette maladie que l'on cherche encore à prévenir en adressant ces excellentes paroles à celui qui vient de *priser*.

A Rome encore, il y avait, dans les idées du peuple superstitieux, des animaux dont la rencontre était de mauvais augure, comme les serpents, les chiens et les chats; le corbeau annonçait aussi bien souvent quelque infortune. Plutarque raconte gravement que Cicéron, quelques heures avant de tomber entre les mains de ses persécuteurs, se jeta, de lassitude, sur son lit et se couvrit le visage d'un pan de sa robe. Aussitôt, on vit s'abattre auprès de lui une bande considérable de corbeaux; l'un d'entre eux, de son bec, découvrit le visage de l'illustre orateur. Tous les témoins de cet étrange événement connurent d'avance le malheur inévitable qui allait arriver. A Québec, je ne connais personne qui se laisse effrayer par un corbeau: mais j'ai souvent entendu dire à mes petits compagnons d'enfance que l'hirondelle portait toujours *malchance* à celui qui osait la rendre captive. Eh! pourquoi? — par la raison toute simple qu'elle a du sang de démon dans les veines. Que les oiselleurs se le tiennent

pour dit: qu'ils ne s'obstinent point à vouloir garder une hirondelle en cage: les bonnes mamans s'y opposeront, elles n'y consentiront jamais, pas plus qu'elles ne voudraient garder une certaine plante qu'on appelle *araignée*. L'hirondelle et l'araignée, voilà deux êtres malfaisants, indices de l'hospitalité d'un superstitieux: et si l'on s'agit, encore une fois, de l'araignée-plante: car la véritable araignée, en apparaissant dans une maison, annonce au propriétaire qu'il recevra de l'argent, avant vingt-quatre heures. Pauvre esprit humain! jusques à quand...

Je ne finirais point si je voulais épuiser le catalogue de toutes les superstitions. Cependant je voudrais dire un mot du tonnerre. Les poètes grecs et latins sont remplis de présages tirés de ce phénomène tout naturel: les modernes, mieux instruits en physique, l'ont simplement regardé comme un moyen souvent bien expéditif pour nous envoyer de cette vie en l'autre. Mais le croirait-on? au milieu du dix-huitième siècle, un homme, qui n'avait cessé de crier contre les préjugés, Voltaire s'y laissa prendre! Un vendredi, il mangeait une omelette au lard. La tempête mugissait au dehors: le tonnerre grondait avec fracas. Voltaire s'imaginait que les éléments se déchaînaient parce qu'il enfreint une loi qu'il reconnaissait, malgré tout, comme bien établie. Il ouvrit la fenêtre, lance vers le ciel les restes de l'omelette, et s'écrie: " Fallait-il tant de bruit, pour si peu de chose! "

Que l'on dise, après cela, que la superstition est fille de la religion. Non: il n'y a qu'un moyen d'expliquer sa perpétuité: elle est la compagne de la crédulité des hommes, ou bien elle naît de leurs mauvaises passions: voilà les deux sources d'où elle origine: et comme ces sources menacent de ne jamais se tarir, il y aura des superstitieux, tant qu'il y aura des hommes crédules ou passionnés.

A. B. C.

L'ABEILLE.

" Forsan et hæc olim meminisse juvabit. "

QUÉBEC, 15 MARS 1860.

M. LEON GINGRAS.

Il y a trois semaines, nous apprenions avec bonheur que la santé de M. Léon Gingras s'améliorait beaucoup et promettait un prompt rétablissement. Hélas! nous avons aujourd'hui la douleur d'annoncer à nos lecteurs que ce mieux n'était que passager: la mort vient de l'enlever au Séminaire de Québec et le prive d'un de ses membres les plus dévoués. M. L. Gingras était né le 5 du mois

l'août 1808. Ses études au Séminaire de Québec furent brillantes. Dans presque toutes ses classes, il remporta la palme sur ses confrères et avec d'autant plus d'éclat qu'elle lui était chaudement disputée. Un des plus précieux documents des archives du Petit Séminaire, le *palmarès* atteste que les prix d'excellence lui étaient le plus souvent décernés.

Mais si ses talents le faisaient briller et admirer, il est une autre qualité, plus précieuse que les dons de l'intelligence, qui lui gagnait l'estime et l'entourait, j'oserais presque dire, de vénération: c'est sa tendre piété. Sa vie, au sein de sa famille, était celle du plus fervent novice dans une communauté religieuse. Fidèle à tous ses exercices, laborieux jusqu'à craindre de perdre un seul moment, recueilli et modeste, il était nommé à juste titre, *le saint*, et l'on sait combien il mérita de conserver jusqu'à la mort un nom si glorieux.

Ainsi, ce fut un bonheur pour le clergé du diocèse de Québec que de le voir se destiner à grossir ses rangs. Il reçut l'ordre de la prêtrise le 21 août 1831. Son goût pour la vie retirée lui fit préférer le séjour du Séminaire, à l'exercice du saint ministère: il se consacra donc à l'œuvre de cette maison, et ne cessa d'y travailler durant les vingt neuf années qui suivirent son ordination.

Il fut professeur de Seconde en 1831, chargé de l'économat en 1832, puis, en 1833, il prit la direction du Grand-Séminaire, et enseigna en même temps la théologie, jusqu'en 1840, qu'il fut nommé directeur du Petit-Séminaire: il remplit ce dernier emploi deux années, et deux années encore il fut directeur du Grand-Séminaire, jusqu'en 1844.

C'est vers le milieu de 1844, qu'il partit, en compagnie de M. Bélanger, pour un voyage en Europe et en Orient. Il reçut à Rome le titre de Docteur en Théologie et écrivit à son retour en Canada un ouvrage en deux volumes, intitulé " L'Orient ou voyage en Egypte, en Arabie, en Terre-Sainte, en Turquie et en Grèce. "

La classe de philosophie et une conférence de théologie lui furent confiées à la fois en 1845. Il reprit en 1854, la direction du grand séminaire qui lui avait été donnée de 1845 à 1849, et la garda jusqu'au mois de mai dernier: c'est alors que l'état précaire de sa santé lui fit entreprendre un voyage, qui, malheureusement, après lui avoir été favorable, devait priver sa famille, ses amis et ses confrères de la consolation de lui voir terminer sa vie au pays natal.

Les prêtres qui, durant les treize années qu'il a employées à les former, ont vécu sous le régime tout paternel de sa direction, peuvent dire tout le zèle de